

# PETIT JOURNAL POUR RIRE.

AUX BUREAUX DU

JOURNAL AMUSANT, DU MUSÉE FRANÇAIS-ANGLAIS ET DES MODES PARISIENNES,

Directeur, CH. PHILIPON.

20, rue Bergère, 20.

Rédacteur en chef, NADAR.

OU L'HIPPOPHAGIE S'ARRÊTERA-T-ELLE?... — par NADAR.



9 P. J.

— Par l'hippophagie qui court, le cheval fait un métier de bœuf, l'homme un métier de cheval. J'ai peut-être eu tort de prendre cet état-là : si l'hippophagie allait les amener à l'anthropophagie?...



## LES COURSES, LES COURSIERS, LES COUREURS ET LES COUREUSES, — par G. DORÉ.



Pâ — tez!!!.....

4116



LE GAGNANT.

Beaucoup d'honneur et une fluxion de poitrine.

4122

### HISTOIRES ANCIENNES ET NOUVELLES.

\*\*\* Un musicien bien connu, M. Offenbach, descendu de la veille chez son ami Halévy, se sent de grand matin aux prises avec une de ces nécessités impérieuses dont

l'humaine nature est l'esclave; il saute à bas du lit, précipitamment sa robe de chambre, et court d'urgence à certain réduit objet de sa légitime convoitise. Mais peine a-t-il fait jouer le loquet, qu'il entend une voix pante s'écrier : « Il y a quelqu'un ! »

Offenbach, un peu désappointé, regagne discrètement



## LES COURSES, LES COURSIERS, LES COUREURS ET LES COUREUSES, — par G. DORÉ (suite).



Il faut avoir soin de bien choisir son jockey,



et de ne pas s'asseoir indifféremment partout.

on logis en se contenant de son mieux. Un temps raisonnable écoulé, il revient à la charge : même manège, même réponse, nouvelle retraite. Cependant les minutes lui paraissent des siècles. La situation, de plus en plus tendue, exige une prompt solution ; la victime s'achemine palpitante vers la terre promise, et pose en frémissant la main sur le bouton.

« Il y a quelqu'un ! » cria la voix.

C'en est trop !... l'infortuné pâlit, ferme les yeux, et n'a que la force de s'appuyer, défaillant, contre la muraille. Halévy, qui survient, le trouve en cet état.

« Qu'avez-vous ? lui demande-t-il.

— J'attends la fin de mon supplice..... Tantale n'était pas plus à plaindre que moi !

— Pourquoi n'entrez-vous pas ?

— Pourquoi?... voilà une heure que j'essaye... et on me répond : Il y a quelqu'un ! »

Halévy part d'un éclat de rire :

« Qu'à cela ne tienne, entrez toujours... c'est là que couche mon perroquet ; voilà le mot de l'énigme !

— Diable de bête ! dit Offenbach en s'engageant à corps perdu, encore cinq secondes, et la patience m'échappait. »

\* \* M. Couture, l'auteur de la fameuse toile des *Romains de la décadence*, achève en ce moment une page gigantesque qui a pour titre *les Enrôlements volontaires*. L'œuvre n'est pas encore tout à fait terminée ; mais, telle qu'elle est, il est facile de se rendre compte de son mérite.

L'autre jour, un confrère, admis dans l'intimité de l'atelier, vient faire une visite à l'artiste, et lui dit :

« Tu ne sais pas, Couture?... je connais un bourgeois qui voudrait bien voir ton tableau. »

M. Couture n'est pas aimable, c'est là son moindre défaut. Il a surtout pour le bourgeois, pour l'épicier, comme on dit en termes d'école, un dédain qui s'étend de son esprit à sa personne, mais qui s'arrête à ses écus.

« Va te promener, s'écrie-t-il, avec ton bourgeois ! Est-ce que je déflore mon tableau pour des épiciers de cette espèce ?

— Tant pis, mon cher, tant pis ! reprend l'ami ; il est homme à donner cinq cents francs pour le voir.

— Cinq cents francs ! »

Voilà mon Couture qui se tâte : cinq cents francs, c'est tentant ; mais l'orgueil est plus fort que la cupidité.

« Qu'il garde son argent, je lui ferme ma porte ! » réplique le peintre superbe avec un geste digne de Talma.

Sur ce refus, l'ami s'en va ; mais, à quelques jours de là, il revient à la charge.

« Dis donc, Couture, mon bourgeois...

— Après?...

— Il sacrifierait bien mille francs pour voir ton tableau.

— Diantre ! mille francs !... Eh bien ! qu'il vienne, cet amateur déterminé... Comment l'appelles-tu ?

— Jacques Arago.

— Pas possible !... il est aveugle.

— Justement... c'est parce qu'il est aveugle qu'il donnerait bien mille francs pour voir ton tableau. »

\* \* Madame la baronne de D..., notre abonnée, est la providence des indigents ; à son château, qu'elle habite une grande partie de l'année, elle a ses pensionnaires, qui viennent, suivant l'usage des campagnes, percevoir, chaque semaine, à jour fixe, l'obole de la charité. L'un d'eux se présente un matin, pour toucher sa rente, avant



## CAVALERIES, — par MARCELIN.



Au pas!

5699

le lever de la marquise, qu'un léger malaise retenait au lit un peu plus tard que de coutume.

« Revenez tantôt, mon brave homme, lui dit un valet, madame n'est pas encore éveillée. »

Notre homme s'éloigne en grommelant; à peine a-t-il fait quelques pas qu'il revient.

« Ma foi ! reprend-il d'un accent de mauvaise humeur, je n'aime pas qu'on me fasse aller.... dites à madame qu'elle se procure un autre pauvre ! »

\* \* Ceux qui connaissent M. P... savent que cet honorable artiste est affecté par la nature d'un nez, ou, pour parler plus juste, d'une absence de nez telle que son profil ressemble exactement à celui d'une assiette; c'est même ce qui a donné lieu à cet exécrable calembour que nous rougissons de reproduire.

« Savez-vous pourquoi P... a constamment l'air affairé ? — C'est qu'il est toujours en quête d'un nez vainement. »

Cette infirmité sociale est pour le pauvre M. P... la source d'une foule de mystifications dont il est le premier à rire. En voici un exemple entre mille. Un jour (il y a

de cela quelques années), M. P... était pour la première fois invité à dîner chez M. Hugo, qui réunissait à sa table une demi-douzaine d'artistes et de lettrés. C'était le temps où le jeune Hugo, aujourd'hui homme d'État en service à la rédaction de l'*Événement*, n'était encore qu'un bébé de grande espérance, taillé sur le type des *Enfants terribles* de Gavarni. Sa curiosité babillarde ne respectait aucune considération. Madame Hugo appréhendant qu'elle ne fût dérangée, prend le petit bonhomme à part avant l'arrivée des convives, et lui dit :

« Pour ce monsieur que vous ne connaissez pas encore.... sur toutes choses, gardez-vous bien de parler de son nez ! »

Toto se le tint pour dit, et, pendant tout le temps que dura le festin, il reste muet comme une carpe, mais sans quitter des yeux, ne fût-ce qu'une seconde, la face lunaire de l'étranger. Le dessert est servi, madame Hugo respire et s'applaudit de la soumission de son fils, quand celui-ci, qui n'y tient plus :

« Maman, pourquoi donc m'as-tu défendu de parler du nez de monsieur, puis qu'il n'en a pas ? »

H. DE VILLEMESANT. (*Chronique de Paris*.)



## CAVALERIES, — par MARCELIN (suite).



Le vrai plaisir.

5703

## DES NOMS PROPRES ET AUTRES.

\* Les noms singuliers produisent parfois des coïncidences drôlatiques. M. Jauffret raconte dans un livre imprimé qu'il s'est trouvé dans un dîner de gastronomes où les noms des quatre convives qui étaient devant lui formaient une phrase : c'était MM. Mangeon, Lebon, Petit, Jambon. Au moment même où nous écrivons, n'admiret-on pas à Paris M. *Petitpa*, charmant danseur du grand Opéra, et M. *Courant* ne jette-t-il pas partout feu et flamme avec ses courants électriques ?

\* Un homme qui se jouait des mots comme de tout le reste se laissait cependant quelquefois influencer dans le choix de ses ministres : ainsi, en 1808, lorsque Napoléon voulut nommer un nouveau ministre des cultes, il choisit M. Bigot précisément à cause de son nom ; c'est pour la même raison qu'il envoya M. Jambon préfet à Mayence.

Quoique peu plaisant de sa nature, l'empereur se permettait le calembour. Il en fit un à l'occasion du maréchal Victor. Claude Perrin, c'est le premier nom du maréchal, avait débuté, ainsi que plusieurs de ses collègues, par être simple soldat ; selon l'usage, ses camarades lui avaient donné un surnom. Ce surnom était *Beausoleil*. Lorsque Napoléon eut l'idée d'en faire un duc, il l'appela et lui dit : « Beausoleil, je te fais duc de *Bellune*. »

\* Que d'honnêtes gens portent le nom de bœuf ! Ce compagnon fidèle des travaux de l'agriculteur, cet animal aussi patient que laborieux, offre dans son nom primitif des étymologies certaines et nombreuses. De *bos*, *bovis*, un bœuf, dérivent les noms suivants : *Bobilier*, *Boiveau*, *Bouvard*, *Bouveau*, *Bouvelle*, *Bouverot*, *Bovet*, *Bouvet*, *Bouvier*, *Bouvillon*, *Bovy*, *Boyer*, *Lebœuf*, *Lebouvier*, *Laboverie*.

Que de noms propres dérivent de cet oiseau au plumage bigarré que nous accusons de sottise et de vanité, et que les Romains appelaient *græculus*, par mépris pour la nation vaine et sans foi qu'ils avaient vaincue !



## CAVALERIES, — par MARCELIN (suite).



Amélioration de l'élève du cheval.

5702

De geai viennent *Lejay, Gay, Jayet, Jas, Lejas, Gauterot, Gérard, Girard, Girardet, Girardin, Giraud, Girandière*.

Les noms *Simon, Simonet, Simoneau, Simonat*, proviennent de celui de cet animal pédimane, de cet animal imitateur et malicieux que les Latins appellent *simius*, et que nous appelons singe.

\* Un certain M. Collin épousa en aveugle une demoiselle Maillard, uniquement pour avoir le plaisir de signer *Collin-Maillard*, et un autre certain monsieur, quoique très-égoïste de sa nature, comptait autant d'amis que de connaissances. Il les recevait à merveille, et chacun d'eux pouvait dire en allant chez lui : « Je vais chez moi, » car ce singulier monsieur s'appelait *Moi*. Ce M. Moi a fini par épouser une demoiselle Le Roi pour avoir le droit de signer *Moi-le-Roi*.

M. L'Homme épousa mademoiselle Desbois pour pouvoir s'appeler *l'Homme-des-Bois*. M. S. L'Homme, père de ce sauvage personnage, était un professeur qui parfois

recevait des leçons de ses élèves au lieu de leur en donner. On raconte qu'un jour ce professeur reprochait à l'un d'eux de n'avoir pas de mémoire, et le défiait de citer deux vers de Boileau; l'écuyer répliqua aussitôt par ces deux vers du célèbre satirique :

De Paris au Japon, du Pérou jusqu'à Rome,  
Le plus sot animal, à mon avis, c'est L'HOMME.

LE COUSIN D'UN HOMME D'ESPRIT.

## GRASSOTIANA.

\* On remarquait que tous les bossus avaient de longs bras. — Je crois bien, dit Grassot, la nature avait l'intention d'en faire des géants; mais ils se sont amusés en naissant, ou même avant, à se faire un nœud au milieu du corps, *indè!*... aussi je ne les plains pas.



## CAVALERIES, — par MARCELIN (suite).



R

Où nous arrêterons-nous?...

5704

en donne  
l'un d'e  
deux ve  
deux ve  
\* X..., quoique très-vieux, a l'air d'un jeune homme.  
\* Est-il bien conservé!... disait-on devant Grassot. —  
\* n'est pas étonnant, répliqua-t-il, il couche dans de  
\* prit-de-vin.

PRIT.  
\* J'ai un ami, nous disait-il, qui a la vue si mau-  
\* se, qu'il dort même avec ses lunettes. — Pourquoi?...  
\* Parce que sans cette précaution il ne pourrait rien voir  
\* ses rêves.

\* Il arrive au foyer en disant : — Oh! mes enfants,  
\* l'affreux verglas!... enfin il fait si mauvais à marcher,  
\* je viens de voir six chevaux attelés à la queue l'un de  
\* l'autre, n'ayant d'autre charge que de se tirer récipro-  
\* quement!

\* On vantait le style et le genre de madame Z...,  
\* me de lettres assez distinguée. — Elle, du style! dit-  
\* allons donc!... quant au genre, il est fort ennuyeux;  
\* ore si elle l'avait inventé, mais non... son mari écri-  
\* t avant elle!

\* Il prétend que la plupart de ces dames ressemblent  
\* à des pêches avancées; elles n'ont que le cœur de dur.

\* Klein, l'artiste du Gymnase, vantait devant lui, à  
\* un de ses parents, provincial, les beautés de Paris. —  
\* C'est, vois-tu, un vrai pays de Cocagne! — Et vous  
\* devez le croire, ajoute Grassot, car il le sait, lui qui en  
\* est le mât.

\* En parlant d'une pièce, on disait : — Elle est  
\* toute d'intérêt. — C'est possible, ajoute Grassot, car il  
\* n'y a pas de fonds.

\* A propos d'une autre qui, après avoir eu un grand  
\* succès à la première représentation, avait été sifflée aux  
\* suivantes : — C'est extraordinaire, après avoir eu un si  
\* éclatant succès! — Oui, fit Grassot, éclatant... comme  
\* une bombe!... un moment après il n'en est plus question.

\* Il prétend que Bardou a de l'accent même en écri-  
\* vant.

\* En parlant d'un pauvre diable qui traînait la sa-



vate : — Sa chaussure et lui ont l'air de se boudier ; ils marchent à côté l'un de l'autre sans se parler.

\* Il a pour ami un pharmacien, excellent garçon, mais qu'il fait enrager à bouche que veux-tu : — Tiens, te voilà, Quinquina ? — Bonjour, vieille boîte à onguents ? — Je te parie un remède qu'il fera beau demain. — Moi, dîner chez toi ?... il n'y a que des drogues !

\* En jouant aux cartes avec le même : — Tu as donc des pilules contre la toux ? — Pourquoi ? — Parce que je n'en ai jamais quand tu fais les cartes.

\* — Quelle est l'église qui n'a pas de cheveux !  
\* — C'est Notre-Dame, parce qu'elle porte des tours.

\* — Quel est le monument de Paris où l'on trouve le plus de crinoline ?  
\* — C'est l'École militaire (les cols militaires).

\* — Pourquoi Lyon est-il placé sur le Rhône ?  
\* — Je n'en sais rien ; après ça je pense qu'il se trouverait plus naturellement sur l'Yonne.

\* Pourquoi les complots sont-ils plus faciles à découvrir pendant l'été ?  
\* — C'est parce qu'il y a toujours alors quelque chose qui transpire.

\* HOFFMANN. — Dans les théâtres, quelles sont les pièces qui offrent le moins d'intérêt ?

\* ALLARD. — Ce sont les pièces de cinq francs qu'apportent les actionnaires.

\* — Je voudrais voir à la *Morgue* tous ceux qui en ont mal d'enfant.

\* — En se retirant des affaires, M. A..., avare, avait plus d'argent que de linge *damassé*.

\* — Le *tan* assouplit le cuir et le *temps* le durcit, que c'est que l'orthographe !

\* — Les *prétendants* ne sont souvent que des *tendus* dont les noces ne sont jamais célébrées.

\* — On devrait couper le nez aux gens malheureux au moins ils ne sentiraient pas leur position.

\* — La belle X... disait un jour au foyer, pour pondre à quelques plaisanteries que l'on avait faites sa liaison avec \*\*\* : — Voyons, en voilà assez, ne santez pas davantage avec les affaires de cœur !... — me semble que tu le prends bien haut avec nous ! répliqua Grassot.

\* — Un camarade lui présente ses deux enfants — Oh ! sapristi, fait Grassot, comme tes deux garçons se ressemblent, l'aîné surtout !

\* — La légion dont il faisait partie était passée en revue sur la place Vendôme par le général en chef. A certaine manœuvre, le colonel criant : — Serrez la colonne ! — Où diable veut-il que je la mette ?... répliqua Grassot, c'est embarrassant un gros objet comme ça.

GRASSOT.



CROQUIS DE BELLANGÉ.

Il n'est pas de bonne éducation sans l'étude du dessin ; tout le monde apprend donc à dessiner dans son collège, dans son pensionnat ou dans sa famille. Mais qu'apprend-on, ou plutôt que sait-on après plusieurs années pas-

sées à faire des nez, des yeux ou des visages plus ou moins complets ?

On sait tant bien que mal copier un modèle, et, comme c'est un travail peu récréatif et peu glorieux, on abandonne le dessin, et voilà tout.

Il n'en est pas de même, nous l'avons dit, pour les élèves qui ont suivi la méthode de madame Cavé ; ils savent du moins faire de mémoire tous les dessins qu'ils ont copiés dans le cours de leurs études, et c'est déjà quelque chose.

Mais supposez qu'au lieu de copier toujours des têtes grecques et romaines, ils se soient amusés (notre avis est que le dessin doit toujours être un amusement, même pendant le cours des études), qu'ils se soient amusés, disons-nous, à copier de charmantes croquades, des petits bonshommes bien dessinés, des scènes, des groupes, etc., — comme ils ont la faculté de reproduire de mémoire tout ce qu'ils ont copié, ils seront en état, dans l'occasion, de dessiner des petits sujets, des petites figures ; en un mot, ils jouiront des véritables plaisirs que donne l'étude du dessin.

Eh bien, ce que les élèves de madame Cavé feront très-facilement, quiconque un peu dessiner peut le faire aussi.

Prenez des croquis bien faits, copiez-les et aussitôt que vous les avez copiés essayez de les refaire de souvenir, sans regarder le modèle. Vous éprouverez d'abord de grandes difficultés ; mais, si vous persistez, ces difficultés diminueront tous les jours, et au bout de fort peu de temps vous arriverez à la reproduction exacte.

Parvenu à ce point, copiez d'après nature, continuez à reproduire de souvenir ce que vous avez copié, et vous saurez croquer.

Pour suivre ce système, il faut de bons modèles de croquis. Nous qui voudrions que tout le monde en France dessiner et croquer, nous avons acquis de MM. Gihaut frères la propriété des croquis de Bellangé, que nous vendons à très-bon marché. — L'album contient 48 feuilles, nous le vendons 10 fr. — Le cahier, — et nous ne le vendons que 7 fr. rendu *franco*, mais à nos abonnés seulement.

Adresser un bon de 7 fr. à M. P. fils, 20, rue Bergère.